

Introduction

À la fin de la deuxième semaine du mois d'octobre 2006, des dizaines de milliers d'ex-intouchables de l'Inde, que d'aucuns appellent aujourd'hui *dalits*, se réunirent à Nagpur (Maharashtra), sur les lieux mêmes où le 14 octobre 1956 leur grand leader, B.R. Ambedkar, s'était converti au bouddhisme. Il ne s'agissait pas seulement de commémorer l'anniversaire de cet acte symbolique, mais de protester aussi contre les nouvelles lois anticonversion que plusieurs États de l'Union indienne venaient de voter sous l'influence du parti nationaliste hindou, le Bharatiya Janata Party. Profitant de la circonstance, environ neuf mille personnes bravèrent ces lois en se convertissant publiquement au bouddhisme pendant que plusieurs centaines d'autres devenaient chrétiens. La presse internationale a largement commenté cette manifestation en mettant l'accent sur les discriminations dont sont victimes les intouchables de l'Inde, allant parfois jusqu'à affirmer que la conversion était leur seul moyen d'échapper au système figé qui les oppresse. La présentation de l'Inde en termes caricaturaux ne date pas d'hier, mais semble remonter aux origines de la sociologie ; de fait, ici comme en d'autres circonstances, la nuance s'impose. La représentation des

intouchables et de leurs luttes ne me semble pas avoir toujours été très objective.

Misère, asservissement, résignation : telles sont quelques-unes des images associées à l'intouchabilité, ce chancre qui, entend-on dire partout, frappe l'Inde. L'intervention d'une poignée de militants à la conférence de Durban contre le racisme n'a fait que renforcer ces stéréotypes. Il s'agissait de faire condamner l'État indien pour racisme et de lancer un appel déchirant en faveur de l'adoption d'une charte des « droits de l'homme des intouchables », si tant est qu'une telle formule ait un sens. Les ONG ont largement répercuté cette vision quasiment apocalyptique de la situation qui, à les entendre, frapperait toujours des dizaines de millions d'individus. Pire encore, un journaliste plus ou moins scrupuleux a récemment obtenu un énorme succès de librairie grâce à un ouvrage dans lequel il décrit ce qu'il a ressenti en mendiant dans les rues de Bénarès, prétendant ainsi nous faire pénétrer, par on ne sait quelle alchimie, dans l'univers mental des intouchables. Cette représentation des intouchables semble répondre aux attentes de ceux qui, en mal d'exotisme, se plaisent à croire que l'esclavage est encore de ce monde ou, plus généralement encore, elle sert d'illustration aux effets pervers de la croissance économique, du libéralisme et de la mondialisation.

Cette vision pessimiste, qui n'est pas dénuée de tout fondement, n'a assurément plus besoin d'illustrations mais, réductrice à souhait, elle ne parvient pas à rendre compte d'une réalité contemporaine nettement plus complexe. Ce n'est donc pas dans cette perspective que se situe le présent ouvrage et nous nous attacherons même à mettre en exergue les déficiences majeures de ce point de vue. Il fut un temps, pas si éloigné, où l'on pouvait impunément écrire que l'Inde n'avait guère changé depuis des

temps immémoriaux, certains déplorant cette stagnation sociale tandis que d'autres se réjouissaient de découvrir un monde que la sagesse millénaire continuait de caractériser. De l'indophilie à l'indophobie, tous s'accordaient à décrire le sous-continent comme un monde immuable sur lequel la modernité n'avait eu qu'une emprise marginale. La vision misérabiliste de l'intouchabilité s'inscrit certainement dans cette perspective, qui veut faire de la société indienne une société figée.

S'il subsiste aujourd'hui un problème qui dérive de la pratique ancestrale de l'intouchabilité, notamment dans les conditions matérielles dans lesquelles se débattent ceux qui en sont les victimes, la situation des intouchables contemporains ne ressemble plus à ce qu'elle a pu être dans le passé. Et s'il est de nombreux pauvres parmi eux, tous les intouchables ne le sont pas, tant s'en faut. On trouve, en leur sein, des parlementaires, des médecins, des avocats, d'innombrables fonctionnaires, des enseignants et toutes sortes de travailleurs. La plupart, cependant, sont avant tout des gens simples qui, par de multiples aspects, sont des Indiens comme les autres. Leurs préoccupations principales ne concernent plus vraiment la question de l'impureté rituelle qui ne joue plus qu'un rôle marginal dans l'Inde contemporaine. À l'instar du reste de la population, ils luttent pour améliorer leur sort et celui de leur famille.

Pour préparer ma thèse de doctorat sur un village d'intouchables de l'Inde du sud, j'ai passé une année dans une région arriérée et à l'écart de tout. Par la suite, j'ai mené diverses autres recherches dans des lieux qui n'avaient rien de plus privilégié. À chaque fois, la majorité des gens parmi lesquels je travaillais étaient pauvres, et les conditions de vie précaires. Très vite pourtant, ces gens, dont j'appréciais la compagnie, m'apparurent comme assez ordinaires, peu

enclins au militantisme et au ressentiment. Les aléas de leur vie laborieuse ne leur en laissent guère le temps, mais ils n'étaient nullement résignés. Aucun, faut-il le dire, ne considérait que sa condition était voulue par quelque instance divine en raison de fautes commises dans une vie antérieure. Tous espéraient que leur vie s'améliorerait ici-bas et beaucoup ne ménageaient pas leurs efforts pour que ce rêve se réalise, en dépit des nombreux obstacles auxquels ils se heurtaient.

Deux images classiques de l'intouchabilité peuvent ainsi être battues en brèche. D'une part, les intouchables ne sont pas des pauvres attendant passivement que leur sort s'améliore dans une vie ultérieure ou encore que des étrangers viennent les sortir de leur misère d'ici là. D'autre part, l'image plus récente de militants, passablement agressifs et rejetant l'ensemble de la société indienne, me semble pareillement réductrice et refléter assez mal cette volonté d'intégration qui caractérise la majorité. Dans le passé, il est vrai, les intouchables ont été plus passifs qu'ils ne le sont aujourd'hui. Mais cette attitude était moins due à leur acceptation des valeurs de ceux qui les opprimaient qu'à leur assujettissement, politique et économique. Dès qu'ils en ont eu l'occasion, ils se sont mis à explorer toutes les voies possibles de mobilité sociale.

L'influence des organisations *dalits* militantes ne doit pas être minimisée non plus et elle va croissant. Les graines que l'on sème ainsi ne sont pas sans danger et les agitateurs ne sont pas nécessairement ceux qui devront subir les conséquences parfois très violentes de leur politique de confrontation. Quoi qu'il en soit, les intouchables forment, aujourd'hui plus que jamais, une classe hétérogène, dont les membres n'ont souvent presque rien en commun, sinon l'appartenance à l'une de ces nombreuses castes qui furent jadis

INTRODUCTION

considérées comme intouchables et qui ont œuvré à la disparition des stigmates de cette condition. Pour comprendre l'intouchabilité, il faut adopter une perspective historique et rejeter définitivement cette propension à l'amalgame qui a caractérisé trop d'approches antérieures.